

“Quedó sólo hoy, de aquel 23F/la espuma de la boca y de la noche”

Quid de l'identité espagnole pendant la Transition

Christine Delfour



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/agedor/567>

DOI : 10.4000/agedor.567

ISSN : 2104-3353

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Christine Delfour, « “Quedó sólo hoy, de aquel 23F/la espuma de la boca y de la noche” », *L'Âge d'or* [En ligne], 7 | 2014, mis en ligne le 01 mars 2014, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/agedor/567> ; DOI : 10.4000/agedor.567

Christine DELFOUR

Université de Paris Est Marne-la-Vallée (UPEM), LISAA EA 4120

“Quedó sólo hoy, de aquel 23F, / la espuma de la boca y de la noche” : *quid* de l'identité espagnole pendant la Transition

Résumé : Ces vers sont le cri ultime que pousse Leopoldo María Panero à la fin du poème “Edgar Allan Poe o el rostro del fascismo” en apprenant le coup d'état avorté du 23 F 1981. Ce poème fait partie du recueil *Contra España y otros poemas no de amor*, écrit pendant son long séjour à l'hôpital psychiatrique de Mondragón. Prenant comme point de départ de notre analyse ce recueil de poèmes et cette date emblématique du 23F, il s'agit de nous interroger non seulement sur le processus de construction politique mais aussi sur le processus de déconstruction, recomposition de l'identité espagnole au cours de ce passage de la légalité franquiste à la légalité démocratique. Ce temps « transitionnel » du politique, temps de ruptures et de continuités dans le « récit de l'histoire », d'apprentissages et de renoncements – voire de dystopie –, de désenchantement et de peur de l'inconnu, « Después de Franco, qué? », mais également considéré comme « le « modèle » de transition démocratique, est-il également un temps de « transition » pour l'identité collective ? Quelle part d'héritage du récit historique de l'Espagne autoritaire reste disponible dans la construction du récit identitaire « transitionnel » ?

Mots-clés : Transition – Identité – Récit – Rupture – Désenchantement – Continuité – Recomposition

Resumen: Estos versos son el grito último de Leopoldo María Panero al final del poema “Edgar Allan Poe o el rostro del fascismo” enterándose del golpe de estado frustrado del 23F 1981. Este poema forma parte de *Contra España y otros poemas no de amor*, escrito durante su larga estancia en el hospital psiquiátrico de Mondragón. Tomando como referencia este libro de poemas y esta fecha emblemática del 23F, se trata de reflexionar no sólo sobre el proceso de construcción política sino también sobre el proceso de deconstrucción, recomposición de la identidad española durante el momento del paso de la legalidad franquista a la legalidad democrática. Este tiempo « transicional » de lo político, tiempo de rupturas y de continuidades en el « relato de la historia », de aprendizajes y de renuncias – de distopía – de desencanto y de temor a lo desconocido, « Después de Franco, ¿qué? » pero también considerado como el « modelo » de transición democrática, ¿también es tiempo de « transición » para la identidad colectiva? ¿Cuál es la parte de herencia del relato histórico que permanece disponible en la construcción del relato identitario « transicional »?

Palabras clave: Transición – Identidad – Relato – Ruptura – Desencanto – Continuidad – Recomposición

Révisiter la période de la Transition à travers la poésie de Leopoldo María Panero, poète à la recherche de son identité dans une Espagne post franquiste qui ne réussit pas à liquider son passé et dans une Espagne démocratique qui n'en finit pas de se construire une identité plurinationale, tel est l'objectif de cet article.

En un baile de muertos conocí al verdadero
Y Gran Golpe de Estado. Caían como moscas
A mis pies generales,
Y unos al despedirse la mano alzaban
Como para decir adiós, (...)
Quedó sólo hoy, de aquel 23F,
la espuma de la boca y de la noche

Ces vers sont le cri ultime que pousse Leopoldo María Panero à la fin du poème “Edgar Allan Poe o el rostro del fascismo” en apprenant le coup d’état avorté du 23 F 1981. Ce poème fait partie du recueil *Contra España y otros poemas no de amor*, publié en 1990 par les éditions *Libertarias* puis réédité par *El ángel caído* (2008) écrit pendant son long séjour à l’hôpital psychiatrique de Mondragón dont le poète ne sortira qu’en 1997 pour retourner très rapidement dans d’autres hôpitaux psychiatriques.

Prenant comme point de départ de notre analyse ce recueil de poèmes et cette date emblématique du 23F qui marque, pour les historiens et les analystes politiques, un des épisodes ultimes de la Transition, il s’agit de nous interroger, non seulement sur le processus de construction politique mais aussi sur le processus de déconstruction, recomposition, de l’identité espagnole au cours de ce passage de la légalité franquiste à la légalité démocratique. Ce temps « transitionnel » du politique, temps de ruptures et de continuités dans le « récit de l’histoire »¹, d’apprentissages et de renoncements – voire de dystopie – de désenchantement et de peur de l’inconnu « Después de Franco, ¿qué? » mais également considéré comme un « modèle », est-il également un temps de « transition » pour l’identité collective ? Quelle part d’héritage du récit historique de l’Espagne autoritaire reste disponible dans la construction du récit identitaire « transitionnel » ?

Les récits de la Transition politique

L’historiographie de la Transition est abondante. Elle s’explique par le processus inédit, non révolutionnaire, de passage d’un régime autoritaire à une démocratie pluraliste dont se sont inspirés des pays latino-américains, en particulier le Chili. La plupart des historiens sont d’accord sur ce point prônant un discours volontariste et personnaliste qui met en avant, d’une part, de grandes figures² (le Roi³, Adolfo Suárez, Santiago Carrillo, Felipe González) et qui, d’autre part, restreint le processus à une série de pactes, de conciliabules menés en secret entre les élites issues de l’ancien régime (les plus ultras et les réformateurs) et celles de l’opposition franquiste (faibles et en manque d’organisation). Il s’agit d’une sorte de « triangle de négociateurs » dont la feuille de route est d’aller vers la démocratie donnant une vision optimiste et héroïque de cette période pour liquider définitivement la guerre d’Espagne. Cette explication est accommodante et manque

¹ DE CERTEAU, Michel, *L’écriture de l’histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

² PANERO, Leopoldo María, *Contra España y otros poemas no de amor* (1990), Buenos Aires, El ángel caído Editorial, 2008.

³ *Ibid*, « Himno a la corona de España (Para su majestad el rey Don Juan Carlos) », p. 9.

d'analyses critiques et de recul. C'est un processus imaginé d'en haut par ceux d'en haut – il est vrai – mais, dans ce récit, la société civile est réduite au rang de spectatrice.⁴

Le second récit est celui que proposent des historiens comme, dès 1979, Raymond Carr, Juan Pablo Fusi ou encore José Casanova qui en profitent pour réactualiser les thèses libérales : la transition prend ses racines dans les grandes transformations économiques des années 1960 comme conséquence logique et inévitable de la modernisation de la société qui finit par conduire à la modernisation des institutions politiques⁵, l'idée étant que toute dictature devient obsolète quand elle est balayée par les forces du marché. Or cette thèse est trop simplificatrice parce que ni la modernisation économique ni la modernisation sociale ne conduisent « naturellement » vers la démocratie et, même parfois, elles vont dans la direction contraire, comme ce fut le cas pour la Chine post maoïste ou, pour prendre un exemple plus proche culturellement de l'Espagne, l'Argentine modernisatrice de la dictature d'Onganía qui a tracé le chemin des dictatures des années 70⁶. Enfin, si nous prenons une perspective historique strictement espagnole et plus familière, celle de la Seconde République : comment oser imaginer que la démocratie était vouée à l'échec au vu de la presque inexistante modernité économique et sociale de la société espagnole des années 30 ! C'est pourtant le discours de l'élite espagnole qui a été échaudée par le « casticismo »⁷ et qui ne souhaite rien de plus qu'un régime comparable à celui de ses voisins. C'est la volonté de « se fondre dans le “mainstream” démocratique contemporain⁸ » pour reprendre l'expression de Ramón Cotarelo que privilégient les autorités franquistes dans leurs premières déclarations en voulant ériger une passerelle entre la légitimité franquiste et celle de l'Etat de droit.

En outre, cette volonté d'en finir avec le slogan « España es diferente » pousse, également, les élites de la Transition à œuvrer, main dans la main, droite et gauche, Catalans, Basques, Andalous, pour l'intégration de l'Espagne dans la Communauté européenne⁹. C'est aujourd'hui presque un lieu commun d'en parler alors que l'inclination européenne de l'élite espagnole avait été débattue avec âpreté au temps de la « génération de 98 »¹⁰ mais avait finalement et tardivement fini par se généraliser dans les rangs de l'opposition à la dictature franquiste. L'idée européenne étant devenue une sorte de « bouclier »¹¹ face à l'arbitraire du régime. Mais c'est également le récit assumé par des élites périphériques qui induit, d'une part, le « consensus » obtenu rapidement et qui se matérialise dans les Pactes de la Moncloa (en 1977) et, d'autre part, l'accord (contesté de

⁴ Les médias ont alimenté ce récit, le transformant en mythe (à titre d'exemples d'historiographie médiatique : le documentaire *Operación triunfo* de RTVE en 1985 ; la série de télévision de la journaliste Victoria Prego *La Transición : los años decisivos de nuestra historia reciente* (1993) en treize chapitres etc. des journaux comme *El País*). Il s'agit du nouveau grand récit espagnol (après celui de la Guerre d'Indépendance début du XIX^e siècle), d'un récit, pour la première fois dans la construction nationale et de caractère laïc.

⁵ CARR, Raymond et FUSI, Juan Pablo, *España de la dictadura a la democracia*, Barcelona, Planeta, 1979.

⁶ CAVARAZZI, Mauricio, *Autoritarismo y democracia (1955-2006)*, Buenos Aires, Ariel, 2006.

⁷ Casticisme : courant intellectuel et culturel qui valorise l'autochtonie et repousse les influences étrangères

⁸ COTARELO, Ramón, « Nouveau regard sur une ancienne dictature : l'Espagne peut-elle être un modèle ? » in *Pôle Sud, L'Espagne du politique*, n°16, mai 2002, Montpellier, p. 52. Voir également CASANOVA, José, « Modernización y democratización: reflexiones sobre la transición española a la democracia » in CARNERO ARBAT, Guillermo, (ed). *Modernización, desarrollo político y cambio social*, Madrid, Alianza, p. 235-276.

⁹ DELFOUR, Christine, *L'Espagne, les autonomies et l'Europe. Essai sur l'invention de nouveaux modes d'organisation territoriale et de gouvernance*, Bruxelles, Bruylant, 2009, p. 204.

¹⁰ « Europa nos invade de todos lados; y fatalmente, necesariamente, con o contra su voluntad, los españoles se harán europeos », COSTA, Joaquín, *Oligarquía y caciquismo como la forma actual de gobierno en España. Resumen de la información; Obras*, Zaragoza, Guara Editorial, 1982, t. IV, p. 206. Voir également DE LOS RIOS, Fernando, *Escritos sobre democracia y socialismo*, edit. de Virgilio Zapatero, Madrid, Taurus, 1974.

¹¹ Voir les publications de *Cuadernos para el diálogo* ou les éditoriaux de *Triunfo*.

façon récurrente et récusé aujourd'hui en Catalogne – l'exclusivité identitaire nationaliste) sur l'idée de redéfinir l'Espagne comme « une nation de nations »¹².

Le troisième récit

L'historiographie du temps présent¹³ renvoie dos à dos ces deux récits comme le fait, en poète, Leopoldo María Panero dans le poème « Himno a la Corona de España », avec Juan Carlos et Don Juan sanglotant « por su figura perdida ». Ces deux récits sont remis en question de façon assez consensuelle par les historiens ou spécialistes des sciences sociales¹⁴. Ils soulignent le rôle joué par les mouvements sociaux en les situant, le plus souvent, à l'avant-garde du processus de démocratisation. Il est vrai que les organisations syndicales, les associations de voisins, les universitaires, les collectifs de femmes, etc. luttent contre la dictature dans les années cinquante, comme le remarque Ismael Saz Campos¹⁵ :

La complejidad de los procesos, culturales, sociales y políticos que tienen lugar a lo largo de los años cincuenta: la quiebra cultural de la dictadura se produce en esta década ; lo que sería la pérdida definitiva de la Universidad para el régimen se inicia entonces; las importantes movilizaciones obreras de la segunda mitad de esos años preceden a todo plan de modernización económica; las primeras comisiones obreras surgen por entonces, antes incluso de la aparición de los convenios colectivos e importantes migraciones políticas – los que huían de la represión y las humillaciones en Andalucía, por ejemplo – arrojaron sobre las ciudades buena parte de los futuros líderes obreros.

Les ouvertures des années soixante découlent des changements complexes de ces années où affleure un sentiment d'absence de légitimité et de décomposition du régime que percevront, de façon diffuse, certaines élites politiques vingt ans plus tard. Ismael Saz Campos renchérit : « de tal modo que, a la altura de 1975, el régimen estaba en tal estado de descomposición que la evolución física del dictador casi parecía una metáfora de la de su propio régimen »¹⁶. Une fois le dictateur mort, la société civile exerce une pression encore plus forte sur les premiers gouvernements de la Monarchie en forçant la main à ces élites qui projettent une transition vers une « certaine » forme de démocratie limitée et contrôlée¹⁷ et non vers une transition à la démocratie réelle. Celles-ci n'ont d'autre alternative que de jouer la carte démocratique en accélérant le démantèlement des institutions franquistes, la légalisation du parti communiste et des partis de gauche. Bref, les élites (tardo)-franquistes

¹² Article 2 de la Constitution espagnole de 1978.

¹³ BABY, Sophie, « Sortir de la guerre civile à retardement : le cas espagnol », in *Histoire politique@Politique, Culture et Société*, n°3, novembre-décembre 2007, www.histoire-politique.fr

¹⁴ SARTORIUS, Nicolás et SABIO, Alberto, *El final de la dictadura. La conquista de la democracia en España*, Madrid, Taurus, Temas de Hoy, 2007. Voir également, MOLINERO C. (Edit.), *La Transición veinte años después. De la dictadura a la instauración y consolidación de la democracia*, Barcelona, Ediciones Península, 2006.

¹⁵ SAZ CAMPOS, Ismael, « Y la sociedad marcó el camino. O sobre el triunfo de la democracia en España (1969-1978) », in QUIROSA-CHEYROUZE, Rafael et Muñoz (Ed.), *La sociedad española en la Transición. Los movimientos sociales en el proceso democratizador*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2011, p. 32.

¹⁶ *Ibid*, p. 38. Voir du même auteur *Crisis y descomposición del franquismo*, Madrid, Marcial Pons, 2008.

¹⁷ GALLEGOS, F., *El mito de la transición. La crisis del franquismo y los orígenes de la democracia*, Barcelona, Crítica, 2008.

se pressent à la reconnaissance des libertés politiques et de la souveraineté populaire même si elles s'en défendent¹⁸ :

La Transición fue obra, sobre todo, de reformistas del franquismo quienes disfrutaron de un amplio margen de maniobra para ejecutar el proyecto de reforma política del Rey ante la existencia de una sociedad civil políticamente desmovilizada.

Mais, c'est bien l'action collective, la croissance de dissensus et de la protestation qui érodent de façon irréversible les fondements de la dictature et hâtent la démocratisation¹⁹.

La Transition : du désenchantement à la « chapuza »

Un autre récit se manifeste depuis peu. Il s'agit d'un récit critique face aux analyses positives et optimistes de la Transition, dénonçant les limites et les insuffisances du processus transitionnel d'une part, et d'autre part, exprimant un désenchantement (*el desencanto*) non seulement associé à la récupération de la mémoire historique par les associations de familles de victimes de la dictature mais aussi à ce qui reste de la Transition depuis presque quarante ans. Javier Cercas, dans un article publié récemment dans *El País*²⁰ déclare :

Es una obviedad que la Transición fue imperfecta, una chapuza. Pero prefiero un millón de veces una chapuza como la que hicieron nuestros padres, que genera una democracia y nos coloca en Europa, que una guerra con 500.000 muertos como la que hicieron nuestros abuelos.

Ce désenchantement n'est pas nouveau. Il est prégnant dès la mort de Franco et même avant la mort du dictateur. Leopoldo María Panero et sa famille y participent symboliquement. Rappelons que le film du même nom, « El desencanto », de Jaime Chávarri et Elías Querejeta a été tourné au printemps 1975, quelques mois avant la mort de Franco. Interdit de diffusion, il ne sera sur les écrans des cinémas espagnols qu'en 1976, au début de la Transition. Devenu le film emblématique des premières années du post franquisme, ce film-documentaire, dénué de scénario, laisse libre cours aux improvisations et aux commentaires parfois presque « chuchotés » des protagonistes : la mère, Felicidad Blanc et ses trois enfants Juan Luis, Leopoldo María et Michi, autour de la statue recouverte du mari et père décédé, Leopoldo Panero, le poète officiel du franquisme.

Les lectures du film invitent, pratiquement toutes, à le considérer comme métaphore de la décomposition et de la fin du régime franquiste. Teresa M. Vilarós dans l'ouvrage *El mono del desencanto. Una crítica cultural de la transición (1973-1993)*²¹ affirme que :

¹⁸ MARTÍN VILA, Ramón, *Al servicio del Estado*, Planeta, Barcelona, 1985, p. 46-50.

¹⁹ Mc ADAM D., TARROW S. et TILLY, Charles, *Dynamics of contention*, Cambridge University Press, New York, 2001. Voir également GUNTHER, Richard. (Eds), *Elites and Democracy in Latin America and Southern Europe*, New York, Cambridge University Press, 1992.

²⁰ CERCAS, Javier, « La Transición, papá y mamá » in *El País*, Madrid, 14 avril 2013.

²¹ VILARÓS, Teresa M., *El mono del desencanto. Una crítica cultural de la transición (1973-1993)*, México, Siglo XXI, p. 48.

La película se asienta radicalmente en la realidad de la total y definitiva separación entre padres e hijos y la presenta de forma brutal. (...) No de forma simbólica sino de manera absolutamente real, absolutamente cotidiana y por tanto absoluta y espeluznantemente histórica.

Elle poursuit en disant que cette réalité brutale que le cinéaste présente et explore dans le microcosme familial des Panero « es nuestra ausencia, su realidad vacía es nuestra realidad, su descomposición es nuestra descomposición »²². L'absence du père transforme l'histoire familiale en une coquille vide de la même manière que la mort lente, trop lente du régime et du dictateur laisse un vide historique, provoque une fissure dans le récit officiel, une sorte de trou noir dans lequel l'histoire contemporaine de l'Espagne se désintègre. Leopoldo María Panero avoue, devant la caméra, qu'après la mort de son père en 1962, l'histoire des Panero est une succession de ventes de meubles et d'objets de la maison familiale, etc. Ils perdent surtout ce qui constitue leur identité, la bibliothèque avec les ouvrages de leur père.

Mais les souvenirs du Père hantent les trois frères comme le passé franquiste hante les élites franquistes et les Espagnols pendant la Transition. Comment liquider le passé ? Comment l'effacer de la mémoire individuelle et de la mémoire collective ? Se détruire soi-même, c'est ce que choisit de faire Leopoldo María, sombrer dans la folie, la schizophrénie, dans une sorte d'exil assumé, celui des hôpitaux psychiatriques : « Hoy día (le 23F) no me encuentro y soy como perdido ». Le Père décédé, Franco mort, dépouillé de son histoire familiale et de ses racines, Leopoldo María se dissout dans les cris et les silences de sa poésie comme le passé de la dictature disparaît dans le consensus démocratique.

La pluralité singulière du discours politique espagnol

La nouveauté radicale de la Transition ne fut pas le retour à la démocratie ni l'instauration d'un État plurinational reconnaissant les nationalismes périphériques nécessaires à la stabilité étatique dans le concert européen démocratique mais « que la décision d'oubli implicite dans la politique d'amnistie et de la réconciliation s'étende non seulement en quelques mois de l'ensemble des forces antifranquistes, aux héritiers directs du franquisme (...) ». Au final, la puissance du mythe de la réconciliation nationale, comme un récit qui donnait sens au futur, fut telle que « tout le monde est venu boire dans ses eaux » pour reprendre l'expression de Santos Juliá et José Carlos Mainer²³. Tout se dilue. Tout est trahison. Tout est faussé y compris la succession ! Le fils a supplanté le père dans l'ordre de succession à la Couronne. On peut alors s'interroger sur la légitimité de ce système politique qui a été accommodant pour tous les acteurs. Cette absolution mutuelle qui aboutit à ce compromis nécessaire : ni rupture ni réforme mais « reforma pactada » ou « ruptura pactada » selon le bord politique où l'on se place. Aujourd'hui, comme le déclare Javier Cercas : « la cuestión no es si esa democracia era mediocre o no, sino qué hemos hecho con ella »²⁴.

²² *Ibid.* p. 49.

²³ BABY, Sophie, *op.cit.* et JULIA, Santos et MAINER, José Carlos, *El aprendizaje de la libertad, 1973-1986: la cultura de la transición*, Madrid, Alianza editorial, 2000, p. 45-49.

²⁴ CERCAS, Javier, « La Transición... », *op.cit.*

Ce qui est curieux en Espagne c'est que la Constitution, pierre angulaire de la justification du pouvoir politique démocratique y est souvent remise en cause²⁵. En soi, ce n'est pas un problème parce que l'État de droit protège y compris ceux qui le contestent (sauf s'ils commettent un délit), mais le problème c'est que ce sont précisément ces institutions, ces partis politiques qui doivent leur légitimité à la Constitution qu'ils acceptent à contre-cœur, qu'ils n'acceptent pas ... ou qu'ils veulent modifier de façon récurrente. À titre d'exemple, rappelons la tentative du nationalisme basque de vouloir concevoir l'État comme une sorte de Confédération de peuples et de territoires unis par la loyauté à la Couronne, dans le Manifeste de l'Europe des peuples lors des débats de rédaction de la Constitution européenne en 2004. L'absence d'unanimité sur le principe constitutionnel est caractéristique du système politique espagnol²⁶ ou, exprimée d'une autre façon, la pluralité des discours politiques fait la singularité de l'Espagne. De plus, ces discours, dans leur ensemble, divergent sur le passé comme sur le présent. À titre d'exemples : les Basques demandent à la droite de condamner le soulèvement du 18 juillet 1936 et la droite demande, à la gauche, de condamner la révolution d'octobre 1934. Or juillet 36 est le socle d'une sorte de légitimité d'où naît ensuite la transition démocratique ! Enfin, les relations des régions face à l'État sont ambivalentes. La Catalogne, par exemple, s'engage très fortement dans le processus autonome mais organise des coopérations transnationales en marge de l'État (les relations internationales sont compétences exclusives de l'État central) tout en attendant et/ou en revendiquant des soutiens politiques et financiers de l'État central²⁷.

Aujourd'hui l'histoire espagnole est pleine de vides comme est pleine de silences l'écriture de Panero pour paraphraser Túa Blesa²⁸. À côté de l'histoire officielle du mythe de la Transition, il y a l'autre visage, celui de la « asignatura pendiente » pour reprendre le titre du film de José Luis García sorti en 1977 (année emblématique du consensus), du sentiment de l'impossible récupération du temps perdu pour toute une génération matérialisé par le poète dans tous les trous ou les exclamations de sa poésie. C'est le constat de la fin d'une époque, du commencement de temps nouveaux et incertains et de nouvelles absences. C'est le « no sé quien soy ni quién los militares »²⁹, c'est le cri de Leopoldo María mais également celui de toute une génération frappée par cet événement et qui assiste, à la télévision, en direct, à la tentative de coup d'État. C'est la piqûre de rappel donnée à la société espagnole et surtout à cette nouvelle classe politique faite de politiciens d'hier et d'aujourd'hui qui croit, d'une part, que tout est « atado y bien atado » dans le nouveau système déjà érigé en modèle³⁰. C'est le *Y temo sobre todo a la bandera*. (...) du poète. C'est enfin cette nouvelle classe politique qui pense avoir tourné la page des années de guerre et de franquisme et qui regarde vers l'avenir, celui d'une nation sans mémoire. Et donc sans conscience et sans identité. C'est la fin de l'utopie démocratique. C'est le délitement de l'engagement politique à mesure que se généralise le désenchantement que Leopoldo María

²⁵ Généralement par les nationalismes périphériques, c'est-à-dire, basque et catalan et, dans une moindre mesure, galicien ou canarien.

²⁶ Le Tribunal constitutionnel espagnol est saturé par les recours présentés tant par les Communautés autonomes (CCAA) que par l'État central dans les innombrables contentieux avec les CCAA. www.tribunalconstitucional.es

²⁷ DELFOUR, Christine, *L'Espagne, les autonomies...*, op.cit., p. 88.

²⁸ BLESA, Túa, *Leopoldo María Panero, el último poeta*, Madrid, Valdemar, 1995.

²⁹ PANERO, Leopoldo María, *Contra España y otros poemas no de amor*, op.cit., p. 15.

³⁰ LINZ, Juan J., « Construction étatique et construction nationale », in *Pôle Sud, Elites politiques et territoires : vers de nouvelles dynamiques*, Climats, Montpellier, n° 7, novembre 1997, p. 5 à 26.

Panero exprime de la façon suivante : *Y en mi cabeza un buevo /Ha puesto una gallina /Blanca como Jesús y limpia como el miedo*³¹.

Quid de l'identité nationale pendant la Transition

Le temps de la transition démocratique, est-il également un temps de « transition » pour l'identité collective ? La question de l'identité est un domaine d'investigation dans lequel le discours scientifique reprend volontiers le discours idéologique des organisations militantes sans beaucoup d'égard pour la réalité des faits. L'affirmation d'une différenciation irréductible entre l'identité espagnole et l'identité basque ou catalane correspond au credo d'une fraction importante des mouvements nationalistes dits « périphériques » mais elle schématise la multiplicité (ce n'est pas anodin) des références identitaires répandues au Pays basque ou en Catalogne. Et plus largement en Espagne.

Qu'est-ce que l'identité collective ? Quel ordre de phénomènes désigne-t-on sous l'expression « identité nationale » ? Rappelons rapidement que le concept « d'identité collective » renvoie soit à la problématique des « personnalités collectives », soit à la formation de l'identité individuelle³². Dans le premier cas, on cherche à définir l'identité d'une 'nation', par exemple, au travers de sa permanence historique, de sa langue, de ce qui la distingue d'autres nations et de sa cohésion interne. Il s'agit alors de délimiter des critères prétendument objectifs. Dans le second cas, l'identité n'est pas la priorité de l'objet mais de la subjectivité individuelle. La question posée est donc la suivante : comment les individus forment-ils (partiellement) leur identité en recourant au sentiment d'appartenance à une collectivité désignée comme une nation ? On ne devrait alors employer l'expression « identité nationale » qu'au singulier car l'identité espagnole devient une *façon* de se définir ce qui n'est pas le cas des collectifs individualisés et différenciés.

Suivons donc la recommandation épistémologique de Max Weber³³ pour qui :

Les structures collectives qui font partie de la pensée quotidienne [...] sont des représentations de quelque chose qui est, pour une part, de l'étant, pour une autre part, du devant-être qui flotte dans la tête des hommes [...] d'après quoi ils orientent leur activité.

En fait la question de l'identité collective consiste dès lors à étudier comment des individus en viennent à orienter leur activité sociale (et politique) d'après le sentiment d'appartenance à une même communauté. Dans le vocabulaire wébérien, comment entrent-ils en « communicationalisation » pour construire un « vivre ensemble » pour reprendre l'expression d'Alain Touraine³⁴. Le vivre ensemble pendant la période de la « Transition » s'érige sur la volonté de l'Etat (des élites tardo-franquistes poussées par les mobilisations sociales et « l'air du temps » démocratique européen) de faire cohabiter Etat et nation tout en les dissociant ce qui est un exercice d'équilibre incessant. L'article 2 de la Constitution en est le principe fondateur :

³¹ PANERO, Leopoldo María, *Contra España...*, *op.cit.*, p. 19.

³² PERES, Hubert, « Identité nationale et sociologie de la connaissance. Notes pour une comparaison de la construction identitaire en France et en Espagne », in *Pôle Sud, État ou nation(s)*, Climats, Montpellier, n°14, mai 2001, p. 57 à 71.

³³ WEBER, Max, *Economie et société*, Paris, Plon, 1971.

³⁴ TOURAINE, Alain, *Pouvons-nous vivre ensemble égaux et différents*, Paris, Fayard, 1997.

La Constitution a pour fondement l'unité indissoluble de la Nation espagnole, patrie commune et indivisible de tous les Espagnols. Elle reconnaît et garantit le droit à l'autonomie des nationalités et des régions qui la composent et la solidarité entre elles.

Contrairement à l'interprétation dominante des relations Etat, nation et nationalités qui est sur le mode a-historique du « ou/ou » et rarement sur un mode « et/ou », cette interprétation de la construction identitaire fondée sur ce modèle binaire laisse peu de place à la dialectique et, par suite, à la reconnaissance de l'existence de syncrétismes, de stratégies syncrétiques, pourtant nombreux dans l'histoire qui permettent la coexistence pacifique de logiques contradictoires, voire l'invention de pratiques originales. Le pluriel, le multiple, le plurinational qui constituaient le fondement originel de l'Espagne deviennent dans le consensus de la Charte du « vivre ensemble » de 1978 le fondement de nouvelles formes de gouvernance face à la crainte d'un nouvel affrontement fratricide ou à la négation de la diversité.

La nécessité de dissocier la construction nationale de la construction étatique, de faire cohabiter pluri-nationalité et identité nationale, de construire une identité du « vivre ensemble » démocratique et des identités locales elles-mêmes démocratiques tels ont été les défis de la Transition. Au couple « une *polity*, un *demos* », les politistes de la génération post-transition³⁵ proposent la formule « une *polity*, plusieurs *demoi* » où doivent s'approfondir les valeurs d'égalité, de liberté et de pluralisme, où la nation apparaît alors comme le contexte possible à une nouvelle autonomie des individus et, enfin, le forum de discussion et de décision³⁶. Dans ce nouveau cadre sociétal en projet, Leopoldo María Panero n'a plus sa place. Il choisit le double isolement que lui assurent l'hôpital psychiatrique et l'insularité des Canaries, de la périphérie atlantique de l'Espagne. Quel destin pour celui qui fait partie d'une « fin de race », pour paraphraser son jeune frère, Michi, dans « El desencanto », de Chávarri.

³⁵ REQUEJO, Ferran, « El federalismo liberal y la calidad de las democracias plurinacionales. Déficit actuales y mejoras posibles », in *Revista española de ciencias políticas*, n°3, Madrid, octobre 2000, pp. 3 à 52.

³⁶ MORALES MOYA, Antonio, FUSI, Juan Pablo, DE BLAS GUERRERO, Andrés (dirs), *Historia de la nación y del nacionalismo español*, Madrid, Galaxia Gutenberg, 2013.